

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL**

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, 12 MARS 1898.

No. 166

**SOMMAIRE**

YUKON : Est-ce un autre panama ? *Vieux-Rouge* — Autour d'un sermon, *Paroissien* — Le frein, *Solness* — Aux Casuistes *Théologien laïque* — Suspicion *Vigilant* — Dans Ontario *Libéral* — Coups de crayon *Rigolo* — Le cardinal Capeceletro et les rapports de l'église et de l'Etat, *Observateur* — La maison est à Tarte, *XXX* — Traité du jeu de "Whist" — FEUILLETON : De toute son âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue e-Dame.

**YUKON****EST-CE UN AUTRE PANAMA?**

QUI TROMPE-T-ON ICI ?

Il est impérieusement temps d'élever la voix, d'appeler les choses par leur nom et de dire que Rollet est un fripon.

Yukon commence à sonner comme Panama — Panama, la ruine de l'épargne et la ruine de l'humain.

Il semble que nous sommes derechef en face d'une mystérieuse comploterie contre la bourse et la vie des gens. Le voile se déchire peu à peu, les mystères du Temple décèlent leurs secrets, laissent venir jusqu'à nos oreilles les clameurs de là-bas et, hélas ! nous devons les traduire par ces mots : Déception, exploitation, piraterie, conspiration et force brutale.

Quel contraste, n'est-ce pas ? si vous avez lu ce que dit du Yukon une presse aussi inconsciente que peu disposée à se renseigner. Et cependant, voilà bien ce qui en est, ce que nous racontent ceux

qui en reviennent meurtris, vidés, appauvris, presque sans remontant.

La presse quotidienne et autre, sans le savoir ou pour *boomer* qui le lui demande, s'évertue à étaler sous les yeux du public de merveilleux récits, des listes d'enrichis à n'en plus finir et, tout près, dans des colonnes trop peu éloignées pour qu'on n'y voit pas connexion, les prix très réduits des compagnies de transport, les "accommodations" sans pareilles, les "attractions" ou ne peut plus alléchantes.

On ne prend jamais les mouches avec du fiel,

Or, tout cela n'est ni justice, ni simple fair play. Pour le Yukon surtout, il y a deux côtés à la médaille.}

Que ces journaux qui publient le rose rendent donc aussi compte du noir; que s'ils ont tant de zèle à pousser à aller là-bas, ils ne refusent pas systématiquement de raconter en tous points ce qu'ont éprouvé et compris ceux qui en reviennent.

Sera-ce donc toujours le rôle du RÉVEIL de donner la note vaillante, d'attacher sans cesse le grelot? Dans le cas présent comme dans tant d'autres, nous acceptons la tâche sans crainte.

Le Yukon, c'est de toute évidence un Panama Canadien.

Le Panama français a coûté beaucoup de vies et a ruiné l'épargne. Le Yukon a déjà coûté sinon beaucoup d'existences, beaucoup d'énergies, de vitalités. Il est acquis, d'après ce qui nous revient par récit, que les ruines physiques se comptent, là-bas, en proportion directe des pépites trouvées et plus ou moins authentiques.

Le Panama français avec ses coupe-gorges, ses fièvres, ses guet-apens a certes été plus fatal à l'existence des travailleurs que notre Yukon, mais laissez, d'ici à quelque douze mois, s'établir, de notre côté,

le bilan mortuaire, et que de deuils et surtout que de mystère autour des disparitions de chefs de famille, de frères, de maris, d'amis partis pleins de robustesse et dont nulle nouvelle n'est venue.

Mais, diront les optimistes qui ne voient que l'or dans l'or: "Le mineur, c'est comme le soldat: de la chair à canon, de la victime."

Raisonnons pour le moment comme eux, et ne parlons que de notre argent certain qu'ils veulent nous faire risquer contre un or problématique. Le danger est encore plus grand. On peut ne pas risquer sa vie, être de la machine du Yukon sans y aller, rester les pieds sur les chenêts du *home* tout en se mettant jusqu'au col dans les opérations minières.

Ce qu'il faut, disent les pousseurs d'affaires du Yukon, c'est de mettre tout le capital nécessaire, ne rien ménager, le reste va tout seul.

Nous connaissons certains montréalais qui ne sont plus de la même opinion. Après avoir dépensé \$45,000, ils ont eu la piquante surprise d'apprendre de la bouche même de leur chef de caravane, brusquement revenu, que non seulement la Toison d'Or n'était pas encore enlevée, mais que tout était à peu près à recommencer.

Un autre cas. Un de nos compatriotes parti avec \$3,000, une excellente santé, des lettres de recommandations supérieures, a dû écrire à son frère, ces jours-ci, pour lui annoncer qu'il revenait, et lui demander l'envoi de \$50.00 sans lesquels il resterait en plan à Seattle.

Qu'il y ait de l'or, beaucoup d'or au Yukon nul n'en doute; que des fortunes s'y soient arrondies depuis trente-six mois c'est encore fort admissible.

Mais nous soutenons, et c'est là le gros

point, nous soutenons que de mystérieuses, multiples, grosses et petites machinations, se sont par-ci par-là établies, ont créé des légendes, inventé des statistiques, fabriqué des rapports, ourdi des mystifications.

Du golfe du Mexique à St. Jérôme et d'Halifax à Seattle, des journaux, — le *Yellow Journalism* — des agences quelconques, des agents encore plus vagues ont reçu plus ou moins directement le mot d'ordre de *boomer* à outrance le Yukon, comme ils en avaient reçu l'avis, quelques mois auparavant, pour le Kootenay qui semble depuis quelques mois aussi oublié que le bon curé Labelle.

On n'a pas tardé bientôt à voir sortir le truc du sac, et de trois façons :

1o. Le montage de "machines" à actions. — Il y en a des bonnes, des médiocres, de franchement canailles ; — mais nous n'avons pas à y voir pour le moment ; laissons venir le jour où la reddition des comptes se fera.

2o. L'organisation des multiples moyens de transport sur terre et sur eau.

Depuis quelques semaines, nos deux grands railways sont en train de se ruiner, parce qu'ils n'ont pas pu s'entendre comme larrons en foire, ainsi qu'était la consigne.

Aux Etats-Unis, en Europe, dans nos provinces de l'Ouest et du versant des Montagnes Rocheuses la même *course* existe entre les compagnies de transports avides de bénéficier de l'engouement des gens.

3o. La politique Tarte-Blair-Sifton, autrement dit la construction de chemins de fer d'urgence. A peine avait-il été question de mines d'or au Kootenay qu'on accordait (?) au Pacifique Canadien, d'ailleurs le seul en mesure de le faire, le droit de lancer une voie ferrée de Fort McLeod

à ce centre aurifère dont on ne parle plus maintenant. Quant au Yukon, le ministre Blair se hâtait de consentir à un tracé que, de son propre aveu, il ne connaissait ni d'Adam ni d'Eve.

Or, de même que pour faire un civet il faut du lièvre, de même pour arriver à alimenter des syndicats plus ou moins *bogus*, des voies de transport plus ou moins praticables et des *schemes* de chemins de fer plus ou moins honnêtes, il faut des gens à exploiter, des gens à transporter et des contribuables qui n'imitent pas les anguilles de Melun, lesquelles criaient avant qu'on ne les écorche (tant elles étaient certaines de l'être.)

De là cette vaste et insaisissable conspiration contre l'individu et son avoir, conspiration d'autant plus difficile à attaquer que beaucoup de ceux qui en sont agissent de bonne foi et que nombre de victimes présumées nous reviendront enrichis.

C'est le cas plus que jamais de déclarer qu'il ne faut pas conclure du particulier au général, c'est-à-dire proclamer que tous les faiseurs du Klondyke sont des fripons et les mineurs des dupes.

Tout de même nous demandons à nos lecteurs de bien garder en mémoire ce présent article pour que, dans 12 ou 15 mois, à notre appel, ils nous rendent le témoignage d'avoir, oui ou non, pronostiqué juste.

Panama avait du bon, Yukon en a aussi, et puis ?

Cela pourrait nous servir de finale, mais nous avons autre chose.

Les rapports, semi-officiels ou officiels, ne nous dépeignent pas la situation exacte au Yukon. Nous tenons de source on ne peut plus certaine qu'entre allants et venants sur la passe Chilcoot — large de

huit à dix pieds — toute contestation se règle par la force brutale, que les plus faibles ont à choisir entre rebrousser chemin — et quel renouvellement de tâche, grand Dieu! — ou piquer une tête dans l'abîme; que la piraterie existe comme sous Algiers l'ancienne; qu'abondance de vivres nuit faute de pouvoir la déplacer, mais qu'elle bénéficie à des traders, apostés aux bons endroits, et qu'en un mot différentes grosses associations de ravitaillement semblent jouer dans la zone aurifère de là-bas, le rôle de la Baie d'Hudson pour laquelle, en 1885, durant la rébellion, tout malheur était bon.

On nous régale bien de temps à autre d'un récit navrant, manuscrit isolé qu'on "hospitalie" à titre de primeur en période de disette, mais de suite, le lendemain le plus tard, arrive une avalanche de descriptions qui font venir l'eau à la bouche, le pique à la main ou le dollar au comptoir des lanceurs de schémas.

Prenons-garde, lecteurs, et n'allons pas, au sortir de la piteuse aventure du Brésil, nous jeter de gaieté de cœur dans les tentacules de cette gigantesque pieuvre qui semble avoir été bavée sur le flanc des montagnes Rocheuses par l'Océan Pacifique, en un jour de grande colère.

VIEUX-ROUGE.

### MIEUX QUE CELA

La toux, le rhume et même la grippe, la bronchite, la coqueluche, sont guéris par l'emploi du BAUME RHUMAL. Partout 25cts.

Par le temps qui court, la *Vérité*, le *Nord*, l'*Egalité* disent gravement sur le droit qu'a un chef de bureau, sous prétexte d'économie, de maintenir aux postes d'organiste et de maître-chanteur des personnes qui vivent ostensiblement en concubinage. Inutile de dire de quel côté se sont rangés la *Vérité* et le *Nord*.

## AUTOUR D'UN SERMON

C'est encore le père Lalande qui prêche le carême au Gésu. Nos lecteurs le connaissent: c'est un prédicateur élégant, pas toujours adroit, mais enclin, par-ci par-là, à se déboutonner pour tout de bon.

Dimanche dernier, il a fait du bruit. Dans un langage quelque peu entortillé, il a trouvé cependant le moyen d'en faire entendre assez pour que certains politiciens se sentent blessés quelque part.

Analysé ce sermon serait inutile; plus encore: impossible, car nous sommes en face d'un singulier pot-pourri; un amas d'assertions fulgurantes immédiatement suivies de ces atténuations, de ces restrictions si en vogue chez les Jésuites de toutes les robes.

Le Père Lalande nous a, d'ailleurs, averti au début, qu'il n'allait s'occuper que de demi-vérités, que le voile ne serait pas complètement levé.

Or, nous le demandons à M. Tarte et à ses amis, qu'eût-ce été si nous avions eu la vérité entière, à en juger par l'extrait suivant:

Si l'on faisait poser le partisan de ces doctrines pour en faire le portrait, il faudrait lui mettre un pied dans tous les camps: seulement comme les camps sont nombreux, et qu'il n'a comme le commun des hommes que deux pieds, il faut le laisser sauter rapidement d'un camp à l'autre. Et voilà pourquoi, dans ce mouvement perpétuel, c'est si difficile de le photographier. À moins de faire une série d'instantanés, comme pour les équilibristes.

"La tolérance — premier article de son symbole — lui donne des amis partout. Il a des sourires à tout venant, des poignées de main à droite et à gauche, son rêve serait d'embrasser tout le monde, sans songer que depuis Gethsémani il y a des baisers qui sont des trahisons..."

Personne n'a été long à poser un nom au bas de ce portrait si réussi. Si tous les romans à clef étaient aussi limpides...

Notez bien que cet extrait vient d'un compte-rendu évidemment contrôlé par le Père Lalande.

Plus loin, dans le même sermon, nous avons trouvé ceci qui paraît parfaitement s'appliquer à l'attitude du RÉVEIL vis-à-vis l'honorable M. Laurier :

"Hier votre ami était fidèle à la cause qui vous le faisait aimer : vous aviez livré pour lui de belles batailles. Hier, il était noble et juste : vous étiez fier de lui. Hier, il était faible et méconnu : vous lui avez tendu la main, en jetant dans le plateau de ses destinées tout le poids de votre parole et de votre cœur. Aujourd'hui il commet une iniquité : vous le combattez. Aujourd'hui il triomphe, et il abuse de son triomphe : vous l'abandonnez : vous courez tendre votre main aux vaincus, parce que le droit est passé de leur côté. Et l'on vous accuse de lâches ? Noble injure, et que ne subiront jamais les âmes basses ! Noble privilège des consciences loyales, dont la fortune est troublée peut-être, mais dont les cœurs honnêtes se réjouissent."

Le R. P. ne pouvait pas mieux dire et nous l'en remercions d'autant plus chaleureusement, que personne ne nous soupçonnera pas de lui avoir fait la langue.

A quand un sermon sur les "vérités entières. ?"

PAROISSIEN.

## LE FREIN

Il en faut un aux passions, aux convoitises, aux affinités perverses de l'espèce humaine. Mon éminent contradictoire Cornély est d'accord avec moi sur cette préservation sociale, plus que jamais nécessaire. Seulement, il cherche cet indispensable westinghouse morale dans l'enseignement religieux. J'estime que la religion, qui est une des plus belles inventions de l'homme, à laquelle des millions d'individus ont certainement dû des jouissances exquisés, des sensations profondes, des consolations efficaces et dont l'influence sur l'art fut si forte jusqu'au seuil de ce siècle (avec Chateaubriand, Lamartine, et Ary Scheffer, l'art religieux a expiré en France.) est

sans portée, sans autorité sur la conscience individuelle comme sur la moralisation sociale. Là est notre désaccord.

Peut-être ces hautes polémiques sur un problème dont la solution importe grandement non seulement à la tranquillité générale, mais encore à la sécurité de chacun, laisseront-elles froids nombre de nos contemporains. Ces discussions, pourtant, valent mieux que nos misérables polémiques personnelles, rixes de plume brutales qui ne peuvent qu'amuser un quart d'heure une galerie éphémère comme elles.

La question de la diminution de la criminalité et surtout l'arrêt dans la production du jeune vice, dans l'épanouissement du crime précoce est peut-être la plus urgente à étudier. Il est encore plus impérieux, le besoin d'"enrayer les coupables sur les rails glissants du mal," que de perfectionner le block system et d'arrêter automatiquement les express déchainés.

Cornély soutient que, si l'enfant devient si facilement et si promptement un voleur, un assassin, cela tient à ce qu'il n'a pas été au cathéchisme. L'école sans Dieu, voilà le séminaire laïque de la coquinerie et de la férocité. C'est une affirmation pure. Pour que le raisonnement soit juste, il ne suffit pas de constater l'accroissement progressif de la criminalité.

Voici le raisonnement de Cornély : L'école religieuse seule peut faire des honnêtes gens ; or l'école actuelle est irreligieuse ; donc elle ne peut faire que des coquins. La mineure de ce syllogisme est plus vaste que la majeure, donc le raisonnement est faux. L'école actuelle n'est nullement irreligieuse. Elle n'enseigne aucun dogme. L'enfant peut recevoir, en dehors de l'instituteur, l'enseignement et la morale du prêtre. Dans la réalité, ce second enseignement n'a guère subi de changement depuis les lois républicaines. Il y a toujours autant d'enfants qui, chaque année, se préparent à la première communion. Malgré les efforts d'ardents et résolus partisans de la suppression des formes cultuelles, il y a relativement fort peu d'enterrements civils, et les mariages à l'église sont toujours à la mode, même dans les quartiers rouges. On peut affirmer que presque tous les

eunes criminels ont reçu des notions et de l'enseignement religieux et de cette morale dont le passionné et, par conséquent, injuste polémiste qu'est-ce Cornély veut faire l'apanage et le monopole des églises, et peut-être de l'Église.

Il ne faut pas, sauf quelques exceptions, considérer les jeunes Parisiens pervers comme des sauvages des îles Hawaï qui, contrairement à l'allégation classique du consentement universel prouvant l'existence de Dieu, n'ont dans leur vocabulaire aucun terme pour désigner cette divinité que Laplace traitait assez dédaigneusement d'"hypothèse," dont il n'avait eu nul besoin pour expliquer la marche des mondes dans sa mécanique céleste. Dans les campagnes, qui fournissent à l'armée du mal un contingent de conscrits bien supérieur, même proportionnellement, à Paris, pris comme pays, comme grand village, il est presque sans exemple que, jusqu'à douze ans, l'enfant n'ait pas suivi le catéchisme. Il ne sait pas toujours lire ses lettres, ce petit berger envoyé dans la montagne dès sa huitième année mais il connaît son *Pater* et il a entendu parler du paradis et de l'enfer.

Si ces premières notions religieuses dans son cerveau ne laissent pas de trace et si l'enfant, en grandissant, s'affranchit de la crainte révérentielle qu'elles comportaient, ce n'est pas la faute à l'école. La raison de cet effacement de la morale accompagnant la leçon du cathéchiste tient non pas à l'ignorance religieuse, mais à la certitude où se trouve l'enfant, dans nos sociétés que cette religion n'a aucune sanction.

Le raisonnement de mon contradicteur, pour être juste, devrait se formuler ainsi : Il faut un frein à l'homme ; le frein est ce dont il a peur ; or il n'a plus peur de la religion, de son code pénal, de sa justice ; donc il est sans frein.

Notre siècle a encore de la religion et n'a plus la foi. Voilà pourquoi l'enseignement religieux est sans force pour arrêter le jeune être dans la pente du mal. L'enfant subit l'influence du milieu. Est-ce que sauf quelques exceptions respectables, les hommes faits ont encore la crainte du diable, le gendarme de Dieu ? et la rôtissoire infernale, promise aux méchants, empêcherait-il un grelin d'étrangler une vieille richarde ?

Pourquoi voulez-vous que l'enfant tremble devant un croquemitaine cornu, vêtu d'écarlate et brandissant une fourche, dont son père ne fait que rire et qui amuse les badauds dans les représentations foraines où l'on donne la *Tentation de Saint-Antoine* ?

Avec une précocité intellectuelle peut-être fâcheuse mais indiscutable, le gamin sait, dès son jeune âge, que les peines éternelles dont parle le curé sont problématiques, que ses parents, ses voisins ne s'en effraient guère, et, s'il a été pénétré de l'enseignement donné à la chapelle, il se souvient qu'il suffit de l'absolution d'un prêtre, et même d'un simple acte de contrition pour être aussitôt acquitté à la cour d'assises du bon Dieu. Donc, la crainte est nulle, et le frein religieux impuissant,

Le commissaire de police, la gendarmerie, le tribunal, le jury, le bague et le couteau à Debler ne sont, malheureusement, pas toujours assez terrifiants pour intimider grands et petits scélérats. Mais comment pourriez-vous attribuer à leurs collègues célestes une puissance coercitive assez forte, assez proche pour suppléer les juges et les bourreaux ?

Les progrès du savoir, la diffusion des connaissances, les journaux, les romans, le théâtre, les conversations, on pourrait dire l'air du siècle et le scepticisme ambiant ont ôté presque tout caractère sérieux à l'enseignement religieux au point de vue répressif. J'admire et j'honore M. Adolphe Guillot, le type du bon et du vrai magistrat, criminaliste indulgent et philanthrope optimiste, mais je ne puis me ranger à son avis sur la neutralité de l'école. M. Guillot a l'esprit trop juste pour ne pas se rendre compte que la morale est indépendante de la religion comme de la science. C'est une branche à côté de la pédagogie. L'instituteur laïque n'enseigne pas à ses élèves à voler, à tuer, à devenir des scélérats. Leur enseigne-t-il que le vice est honteux, nuisible, punissable ? Qui oserait en douter ? Sa leçon est la même que celle du cathéchiste. Ces deux éducateurs ne peuvent différer que sur la sanction annoncée aux commandements de l'humanité, qui sont les mêmes que ceux de Dieu. L'éducateur religieux parle de l'enfer, et le pré-

cepteur laïque signale la réprobation du monde, le mépris des honnêtes gens, le malaise d'une mauvaise conscience, et je suppose qu'il ne néglige pas d'avertir ses élèves qu'il y a des agents pour surveiller ceux qui offensent la morale, sanctionnée par les lois, et des magistrats pour frapper ceux que les agents ont désignés.

L'exemple de l'Angleterre, cité par Cornély, où la criminalité adolescente diminue, viendrait plutôt à l'appui de ma thèse. La jeunesse, chez nos voisins, est surtout contenue par la rigueur des châtimens. Le chat à neuf queues et les souffrances du *tread-mill*, plus que la Bible, diminuent le recrutement des régimens du crime.

Nou, la criminalité des jeunes gens ne tient pas à ce qu'ils ne lisent pas l'Écriture sainte. Elle tient dans l'insuffisance des châtimens, et aussi se rattache-t-elle à une série de causes sociales dont la misère, le goût des plaisirs, l'envie, la facilité de se mouvoir, de changer de condition, d'habitation, de métier sont les principales.

Quand j'indiquais les émotions esthétiques, le sens du beau, la recherche des jouissances intellectuels comme devant, un jour, améliorer l'espèce, je ne m'illusionnais pas sur la possibilité de réaliser promptement ce rêve. Je constatais seulement que l'art est, par essence, moralisateur. Le culte d'Apollon, mon cher Cornély, n'est pas une panacée morale universelle, infaillible, mais n'oublions pas, avant de railler ce législateur artiste, que le dieu du beau n'est pas seulement un porteur de lyre. Il est également armé d'un arc redoutable : il est celui qui ouvre les forêts et assainit les marais, il est l'ennemi et le vainqueur des monstres.

Le mal, c'est de la nuit, et ce fut un vrai disciple d'Apollon que cet intelligent lieutenant de police qui, il y a environ deux siècles, pour enrayer la criminalité, dont on s'alarmait déjà, et pour refouler dans leurs ténèbres les malfaiteurs, dota les rues de Paris d'un certain nombre de lanternes. De la lumière ! encore plus de lumière ! de l'air ! du soleil ! du beau, du vrai, voilà, avec des gendarmes solides et des jurés sérieux, voilà — que l'école soit avec ou sans

Dieu — le seul moyen à notre portée de bloquer le jeune crime sur les rails du vice.

SOLNESS.

## Aux Casuistes

Une grave question se pose pour les casuistes : Y a-t-il fait play pour un curé à faire intervenir le Bon Dieu dans une querelle de paroisse, autrement que par hyperbole ?

Voici ce qui vient d'arriver dans le sud, à quelques lieues de Montréal :

La vente des bancs battait son plein dans l'église. Quant vint le tour de celui que le curé possédait depuis plusieurs années sans le payer, ce bon pasteur se récria, platda, menaça, toujours sans bourse délier. Les marguilliers allaient passer outre, quand le curé se précipita vers le maître-autel, en sortit l'ostensoir et l'exposa. Marguilliers et paroissiens firent la génuflexion de rigueur et se défilèrent à la sacristie pour continuer la vente. Mais le curé les y suivit, toujours avec le Bon Dieu pour bouclier.

Nouvelle retraite, cette fois-ci vers la salle paroissiale ; là encore invasion du curé et de son formidable allié.

Ce que voyant, vendeurs et acheteurs s'établirent en plein air et le banc du curé fut adjugé au plus offrant.

Si nous ne nous trompons pas, c'est le premier exemple connu d'alliance offensive et défensive de ce genre.

Lutter contre un curé qui ne veut pas payer, c'est déjà rude affaire, mais en même temps contre le Père Éternel presque en personne, n'en parlons plus.

Nous soumettons le cas à nos subtils casuistes : il y a là un beau cheveu à fendre en quatre.

THÉOLOGIE LAÏQUE.

### INNOMBRABLES

Tous les témoignages qui prouvent que le BAUME RHUMAL est le roi des guérisseurs, 25c. partout.



## SUSPICION

Le *Toronto World* a insinué qu'un fonds de \$200,000 avait été créé par MM. Mann et McKenzie pour acheter l'approbation du Sénat au bill du Yukon.

Ce gros racontar nous a trouvés fort sceptique; nous étions tout disposés à rire de cette bonne blague.

Mais ne voilà-t-il pas que la *Patrie* relève la chose, s'emporte contre le *World*, défend les sénateurs contre pareille imputation.

Fichtre ! voilà qui ne laisse pas de nous faire réfléchir.

Ceux que la *Patrie* défend ont généralement quelque poids sur la conscience. Et plus la défense est chaleureuse, plus nos soupçons sont éveillés.

Dans le cas présent nous voulons bien accorder le bénéfice du doute au Sénat, croire à un hasard pur et simple, mais, de grâce, que cette vénérable institution intime à la *Patrie* l'ordre de ne plus se porter à son secours.

Encore un article panégyrique comme celui de lundi, et le public commencera à croire pour tout de bon qu'il y a vilaine anguille sous roche.

VIGILANT.

## DANS ONTARIO

Le décompte devant les officiers rapporteurs a peu altéré le premier résultat.

D'un autre côté, les meneurs tartistes ont employé le vert et le sec, le droit et le croche pour rendre vacillante la vertu de l'Indépendant et du Patron de l'Industrie.

Tout compte fait, même en donnant Russell à M. Hardy, son gouvernement, en dehors du personnel qui le compose, se trouve en minorité !

Quoi qu'il advienne, la leçon qui se détache de ces élections générales reste intacte dans toute sa franche et brutale signification.

L'honorable M. Laurier l'a-t-il comprise ?

Il paraît qu'il l'a laissé entendre au député de

Richelieu, qui avait résigné, et au député de Soulanges, qui voulait en faire autant.

Nous ne souhaitons qu'une chose : c'est que le Premier-Ministre profite de cet avertissement qui vient en si bon temps, c'est à dire assez tôt pour qu'il répare les bévues du passé.

LIBERAL.

## COUPS DE CRAYON

Un M. Tremblay, de Chicoutimi, qui est en route pour le Yukon, emporte avec lui 1700 livres de tabac canadien. Pas à pied, celui-là...

Les articles de M. Chapais à M. Chapleau n'embêtent pas moins la *Patrie* que la *Presse* *Necessity makes strange bedfellows !*

Si le Sénat fléchit, MM. Tarte et Bair n'auront plus, comme autrefois les sénateurs romains, qu'à discuter à quelle sauce il faut manger le turbot, c'est-à-dire le pays.

M. Nantel assimile les castors à M. Tarte. "De ce temps, s'écrit-il, j'en vois pas mal qui rôdent autour de la maison pour s'y faufiler et en chasser les véritables maîtres."

MM. Peter Mitchell et James McShane sont priés de dire tout haut ce qu'ils pensent de la conduite du gouvernement Laurier vis-à-vis les amis.

C'est encore le jeune Sifton qui aura le premier réglé sa petite affaire, Les ouvriers de la onzième heure ont la part du lion sous le régime actuel.

La *Presse* devrait nous régaler des articles du *Courrier du Canada* à l'adresse de M. Chapleau quand même ce ne serait que pour justifier sa prétention d'être "le journal le mieux renseigné."

Une bonne : le club Letellier veut savoir de M. Tarte lui-même s'il appartient au parti libéral. Il devrait, du même coup, demander au Premier-Ministre si son gouvernement est castor, mugwump, impossibiliste ou n'importequiste.

Les bons démocrates ! Quel amour de la décoration les enrage !! En voilà un autre. M. T. Wood, député libéral de Hamilton, qui va être siré.

Il paraît que notre article sur les élections d'Ontario a fidèlement interprété la pensée des vrais libéraux et profondément ahuri les autres. C'est ce que nous voulions.

La *Patrie* jure sur ses grands dieux que M. Tarte ne veut pas de mal à sir Henri Joly, Veut elle nous dire maintenant ce que celui-ci pense de celui-là ? La *Patrie* le sait fort bien.

Tout a sa signification sous la calotte des dieux.

Lors de son récent voyage à Québec, M. Chapleau a été reçu avec éclat par les rouges, il a été l'hôte de M. Garneau, ex-ministre rouge et le *Soleil* a failli exhumer ses drapeaux.

Les conservateurs se réveillent ; ils parlent ni plus ni moins de ressusciter la *Minerve* et de fonder un autre organe du soir. Et pendant ce temps, le vrai parti libéral n'a pas d'organe quotidien français à Montréal. C'est ce qu'on peut appeler : avoir sa chandelle allumée par les deux bouts.

M. Calixte Lebeuf soutient avec raison que notre Sénat a le droit constitutionnel de dire :

« Ce chemin de fer va coûter tant par mille, payez tant par mille ; donnez une gratuité fixe à Mann et McKenzie ; nous ne connaissons pas la valeur exacte de ce terrain aurifère et nous ne devons pas nous exposer à donner cent fois plus que nous n'avons l'intention de le faire. »

Le judaïsme est toujours le même. Dans les temps bibliques la tribu d'Israël était la préférée du Père Eternel. Dans ces temps modernes et même en cette fin de siècle, c'est encore la tribu d'Israël, représentée par Louis-Joseph, Eugène et le gris pommelé, qui règne et gouverne en notre pays.

Plus ça change plus c'est la même chose.

Enfin le parti libéral commence à reconnaître les droits de ceux qui depuis des années et des années peinent pour lui.

L'un d'eux, partisan de vieille roche, sous-cripteur dans les longues époques de dèches-travailleur actif, vient de recevoir une éclatante récompense : M. Adju-teur Carmel vient d'être nommé juge de paix par le gouvernement de Québec !!!

Fin de conversation entre un agent de journal et un Canayen comme les aime le clan de l'éteignoir :

— C'est un journal excellent, qui peut vous être utile.

— En quoi ?

— Il peut vous instruire sur...

— Tut ! tut ! Vous savez : moins on est instruit, mieux on est !

M. Bruneau, député de Richelieu, a ces jours-ci remis son mandat à l'Orateur, ne voulant plus être plus temps berné par MM. Tarte et Blair. Deux autres députés libéraux s'apprétaient à l'imiter, l'honorable M. Laurier est intervenu, a supplié et finalement réussi à les retenir tous trois aux Communes. Et dire que le chef pourrait s'épargner tout ce mal s'il avait la force d'en faire disparaître les auteurs.

Le correspondant du *Soleil* à Ottawa a appris de source absolument certaine qu'à une retraite qui vient d'avoir lieu à Chicoutimi, plusieurs fidèles ont été informés au tribunal de la pénitence que Mgr Labrecque avait relevé la censure contre le *Soleil*, la *Patrie* et le *Cultivateur*. Cette censure a été relevée par une lettre aux curés qui sont chargés de la communiquer aux fidèles au tribunal de la pénitence.

A ceux qui seraient tentés de trouver trop raide notre article sur le Yukon, nous dédions la note suivante extraite du *Soleil*, organe semi-officiel du gouvernement d'Ottawa :

Un certain nombre de nos abonnés nous écrivent pour nous demander si nous leur conseillons d'aller tenter fortune au Klondyke. Nous ne pouvons assumer une telle responsabilité. A notre avis ne doivent aller au Yukon que ceux qui n'ont pas de terre à cultiver, aucune industrie à exploiter, aucun genre d'affaires quelque peu profitable. En un mot ceux qui n'ont rien à faire devraient se rendre à la région d'or. Ceux-là ne perdront toujours rien en allant courir le risque de trouver le précieux minerais.

# Le cardinal Capecelatro

— ET LES —

## Rapports de l'Eglise et de l'Etat

Un discours que le cardinal Capecelatro, archevêque de Capoue, vient de prononcer en présence du clergé de sa cathédrale et des élèves de son grand séminaire, réunis pour présenter leurs souhaits du nouvel an, est l'objet de nombreux commentaires, aussi bien dans le monde du Vatican que dans les milieux politiques. Par une coïncidence assez singulière, ce discours d'un des membres les plus autorisés du Sacré Collège semble, en effet, former une sorte de trait d'union entre les récentes déclarations formulées par Léon XIII dans son allocution fin d'année aux cardinaux et à la haute prélature romaine, et la publication, plus récente encore, d'une brochure intitulée : *Les conditions de l'Etat et la paix religieuse en Italie ; les pensées d'un homme politique*, dont on a voulu attribuer la paternité à un ancien ministre, mais qui n'est sortie, en réalité, que de la plume d'un simple député sans ambitions gouvernementales.

Le cardinal Capecelatro, issu d'une des premières familles de l'aristocratie napolitaine et sujet des plus distingués de la congrégation des rédemptoristes de saint Alphonse de Liguori, a su se faire une renommée de bon aloi dans sa ville natale et ailleurs par de doctes ouvrages de polémique, d'hagiographie et de littérature religieuse. Elevé par Léon XIII, depuis plusieurs années déjà et en récompense de ses éminents services, au siège archiépiscopal important de Capoue ainsi qu'à la pourpre cardinalice, Mgr Capecelatro s'est toujours tenu en dehors du cercle de la cour pontificale et, quoiqu'il soit, depuis quelques années, préfet de la bibliothèque vaticane, il ne fait que de courtes apparitions à Rome, deux ou trois par an.

Léon XII a beaucoup d'estime et d'amitié pour le cardinal de Capoue, avec lequel il se trouve avoir, sinon une pleine et entière communauté d'idées, du moins une identité d'aptitudes intellectuelles et de haute culture classique. Les différences qu'on peut relever entre leurs deux

caractères seraient plutôt la résultante de leurs origines respectives, ou, si l'on préfère, des milieux où ils sont nés et des goûts qu'ils ont contractés au cours de leurs études. Au point de vue littéraire, par exemple, je classerais volontiers Léon XIII parmi les humanistes empreints du grand souffle de la Renaissance, tandis que le cardinal Capecelatro, plus porté au mysticisme, plus épris d'acétisme, remonterait, de par ses tendances, jusqu'aux temps moins troublés du moyen-âge, Latinistes de haute valeur tous les deux, Léon XIII a un faible marqué pour les grands auteurs du siècle d'Auguste, et du paganisme en général ; — la plupart de ses compositions poétiques, les dernières notamment, révèlent assez en lui un disciple d'Horace ; le cardinal Capecelatro, lui, ne s'est pas départi d'un culte fidèle pour les écrivains purement chrétiens, pour la littérature des pères de l'Eglise.

Venant après l'allocution du pape et lui formant pour ainsi dire, un commentaire avec variantes et broderies souvent des plus inattendues, le discours de l'archevêque de Capoue ne pouvait être de plus d'actualité, au moment où les circulaires réitérées (jusqu'à cinq, en l'espace de peu de temps) du marquis di Rudini, président du conseil, aux préfets de la péninsule, touchant l'action et l'activité des catholiques en Italie, venaient de jeter l'émoi dans le camp de ces derniers.

Quoi qu'il en soit, il n'en fallait naturellement pas davantage pour ranimer à nouveau l'éternelle discussion des rapports entre le Saint-Siège et l'Italie monarchique ; et la presse quotidienne ou périodique, ou irrégulière de tous les clous, de toutes les couleurs, ne s'est pas fait faute de profiter de l'aubaine.

Ce n'est pas — soit dit en passant — que ces circulaires ministérielles, portant d'ailleurs toutes la mention : *Riservata*, indiquassent un revirement effectif dans la politique ecclésiastique du gouvernement. Elles étaient avant tout, dans la pensée de leur auteur, une espèce de *monitum* à l'adresse de certains meneurs du parti clérical militant, qui, dans les nombreux congrès se succédant les uns aux autres dans toutes les provinces du royaume, ne craignaient point de se

départir de plus en plus d'une réserve dont rien ne les engageait à sortir si non une tolérance très large, trop large peut-être, de la part du gouvernement.

La parole du cardinal archevêque de Capoue a eu des accents imprévus. C'est ainsi qu'il semblerait préconiser l'idée de la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans la phrase suivante que je traduis textuellement: "Les catholiques en sont peu à peu venus à cette conviction que, dans la nouvelle forme du gouvernement et dans les conditions présentes de l'Europe, l'Eglise catholique doit vivre par elle-même (*viver da sé*), sans protection d'aucune sorte, et, qui plus est, a également le devoir de se défendre par elle-même contre des assaillants puissants et souvent doués d'une grande instruction et d'un grand talent."

Le passage a été d'autant plus remarqué que l'orateur avait dit plus haut que "cette idée de la séparation de l'Etat n'avec l'Eglise, qui aboutit à la négation de la vie civile et du christianisme, et qui fit d'abord son apparition en France, puis en Italie, se présenta aux esprits sous l'éclat d'une apparente beauté, mais que sa beauté, qui était mensongère, ne tarda pas à se déflorer, à tomber, pour ne laisser place, dans la réalité, qu'à une idée nébuleuse, vague, imprécise..."

La conclusion du discours de Son Eminence est plus significative. Après avoir parlé du mouvement catholique, mouvement qu'il voudrait ne voir organiser qu'en vue de la réalisation de fins purement religieuses et "pour répandre largement la source féconde du penser chrétien dans la société italienne," le vénérable prélat ajoute:

"De ce bien découleront beaucoup d'autres, parmi lesquels il y en a un tout à fait capital et des plus désirés (*principalissimo e desideratissimo*;) la fin du désaccord existant entre le gouvernement d'Italie et le pape; car une lumière nouvelle et un amour nouveau nous amèneront au respect des clefs de saint Pierre, à l'amour du peuple et à l'obéissance envers celui qui tient sur terre la place du Christ. Le pape alors, même au prix de sacrifices, nous donnera le baiser de paix, et ce jour-là sera l'un des plus beaux de l'histoire chrétienne."

A ces déclarations qui ont bien un caractère académique plutôt que pratique, les libéraux répondent: Que le pape renonce pour toujours au pouvoir temporel, qu'il accepte la loi des garanties et qu'il se fie à nous qui, après tout, sommes les maîtres de la situation.

Se trouvera-t-il jamais un pape qui veuille se résoudre au sacrifice d'une telle renonciation? La chose est assez douteuse; mais c'est une question dont il serait, pour le moment, oiseux de s'occuper. Chacun des deux partis, catholique et libéral, continue à suivre son chemin. On cherche à éviter toute collision, tout froissement trop fort; mais on ne se préoccupe pas outre mesure d'une solution de la question. Le parti conciliateur qui s'était formé, il y a quelques années, entre certains libéraux modérés et des catholiques transigeants, après diverses tentatives restées sans résultats pratiques, a renoncé à toute nouvelle campagne. Dieu a pour lui l'éternité, disent les catholiques. *Il tempo é galantuomo*, disent les libéraux.

OBSERVATEUR.

## LA MAISON EST A TARTE!....

Nous avons souvent constaté dans ce journal la tactique politique adoptée par les réactionnaires et surtout par les ralliés pour s'emparer du pouvoir, entrer en maîtres dans "la maison" et en chasser les légitimes possesseurs.

Nous avons souvent dit — et il ne faut cesser de le répéter — que les adversaires de nos institutions, des lois fondamentales que nous avons eu tant de peine à faire voter, se présenteraient aux prochaines élections avec l'étiquette républicaine pour mieux tromper le corps électoral découragé de ne voir aboutir aucune des réformes si souvent promises et toujours ajournées.

La tactique est habile, mais elle ne trompera que ceux qui voudront bien s'y laisser prendre. Le jour, en effet, où les ennemis de la République démocratique entreraient en majorité dans la maison, ce serait à nous d'en sortir.

XXX.

A quand la nouvelle démission ?

# TRAITE DU JEU DE "WHIST"

(Suite.)

## IV

### CHANCES DU JEU.

Pour tirer quelques fruit de la lecture du présent traité, il importe de se mettra au fait des calculs ci-après, dont les résultats enseignent avec une certitude morale les chances du jeu.

Ces calculs résument les applications qui ont été faites par *Moiore*, de la théorie des probabilités aux hasards que présente le jeu de whist.

Il n'y a que :

1 chances contre 8192 pour gagner 7 par

13	_____	8192	_____	6	trick
78	_____	8192	_____	5	—
281	_____	8192	_____	4	—
715	_____	8192	_____	3	—
1287	_____	8192	_____	2	—
1716	_____	8192	_____	1	—

*Calcul montrant les chances que votre partenaire a une, deux ou trois certaines cartes*

Il y a :

2 chances contre 1 que votre ami n'a pas une certaine carte.

31	_____	26	qu'il n'a pas l'une de deux certaines cartes,
17	_____	2	qu'a ni l'une ni l'autre.
25	_____	32	ou 5 contre 4, qu'il a l'une ou l'autre.
6	_____	7	qu'il n'a pas l'une de trois certaines cartes.
2	_____	7	qu'il n'a pas deux de ces cartes.
1	_____	31	qu'il n'a pas les trois.
13	_____	6	qu'il en a une, deux.
5	_____	2	qu'il en a une, deux ou trois.

*Calcul pour défendre son argent au whist, avec la donne*

La donne.....	vaut	21 à 20
1 love.....		10 à 9
2.....		5 4
3.....		7 10
4.....		5 3
5 est 2 à 1 du jeu, et de la bre-		
douille ou partie double.		2 1

6.....		5 2
7.....		10 3
8.....		5 1
9 est à peu près de.....		9 2
2 à 1.....	sont	9 à 8
3 1.....		9 7
4 1.....		9 6
5 1.....		9 5
6 1.....		9 4
7 1.....		3 1
8 1.....		9 1
9 1.....		4 2
3 2.....		8 7
4 2.....		4 3
5 2.....		8 1
6 2.....		2 3
7 2.....		8 1
8 2.....		4 3
9 2 à peu près de.....		7 2
4 3.....		7 6
5 3.....		7 5
6 3.....		7 4
7 3.....		7 3
8 3.....		7 2
9 3 à peu près de.....		3 1
5 4.....		6 5
6 4.....		6 4
7 4.....		6 1
8 4.....		3 1
9 4 à peu près de.....		3 2
6 5.....		5 4
7 5.....		5 3
8 5.....		5 2
9 5 à peu près de.....		2 1
7 6.....		4 3
8 6.....		2 1
9 6 à peu près de.....		7 4
8 7 est à peu près de.....		3 2
9 7 de.....		12 8
9 8 avec ou sans la donne en fa-		
veur de.....		8
7 5.....		7 5

M. Nantel, qui n'est ni castor ni conservateur comme les autres, voudrait-il nous définir ce qu'il est ?

### PEU COUTEUX

Pour 25c. vous avez une bouteille de BAUME RHUMAL. qui vaut mieux pour les rhumes, obstinés que tous les autres remèdes réunis.

## FEUILLETON

## DE TOUTE SON AME

PAR

RENÉ BAZIN

L'ouvrière s'arrêta, reconnut Henriette, et fit un pas, timidement, pour revenir sur la grande pierre blanche, usée au milieu, qui formait le seuil de la maison, et elle attendit, immobile, ses yeux noirs fixés sur Henriette qui baissait les siens, ne sachant que dire, ni quelle forme donner, à cette pitié qui l'étreignait.

— Écoutez... c'est vrai que la saison finit, et qu'il n'y a pas de travail... Mais peut-être, en parlant à Madame Clémence... Vous avez l'air si malheureux !

L'autre se redressa, et dit d'un ton offensé :

— Mais non. Je ne suis pas malheureuse. Je demande du travail, voilà tout.

Henriette craignit ne l'avoir blessé, et dit très doucement.

— Pardonnez-moi. Comment vous appelez-vous ?

— Marie Schwarz.

— Vous savez travailler ?

— Si je savais bien j'aurais trouvé, vous comprenez.

— Pourriez-vous faire une apprentieuse ?

— Je n'ai pas appris. Je viens de Paris. J'ai été mannequin chez un couturier, voyez...

Elle écartait son manteau, en parlant, et sa taille apparaissait entre les plis, fine et longue.

— Oh ! alors, si vous ne savez rien...

Une tristesse subite avait assombri le visage d'Henriette. Plus d'espérance à donner, pas la plus petite chance d'aider cette malheureuse. La jeune fille la regarda comme on regarde ceux qu'on ne verra plus jamais, et qui vont s'enfoncer dans la nuit, et qu'on aurait voulu retenir, ombres étrangères qui avaient au front je ne sais quel signe fraternel. Elle ouvrit la bouche pour dire adieu, et tout à coup une idée lui vint, qui la fit rougir de joie. Vivement elle étendit le bras, et, soulevant le grand chapeau de feutre :

— Avez-vous beaucoup de cheveux ?

Une masse noire, désordonnée, emmêlée, mais opulente et lourde, descendit à motié défaite sur l'épaule de Marie.

— Oh ! oui, je vois, beaucoup, beaucoup ! Avec

un peu de frisure, vous pourriez vous placer comme essayeuse.

Marie Schwarz pâlit encore. Ses yeux s'adoucèrent, s'allongèrent. Une larme et un peu de joie y montèrent ensemble. Elle avança la main très peu :

— J'ai tant besoin ! fit-elle.

Henriette pris la main, gantée d'un vieux gant noir tout éclaté au bout, et la serra affectueusement :

— Je me sauve. Je serais grondée. Je parlerai ce soir à madame Clémence. Venez me voir demain matin, rue de l'Émeritage, près de la cour des Hervés, à l'angle, en montant. Demandez mademoiselle Henriette. On me connaît bien ! Tout le monde me connaît !

L'autre resta sur le seuil, suivant de son âme revivifiée Henriette Madiot, qui disparaissait dans l'ombre de l'escalier. Depuis trois jours qu'elle errait, c'était le premier mot de sympathie qu'on lui disait, le premier espoir qui s'offrait. Cela lui faisait tant de bien qu'elle écoutait, défiante, de peur qu'on ne revint lui annoncer : " Décidément, il n'y a pas de place pour vous. Tout est pris. La saison meurt. "

On ne revint pas.

Henriette regagnait l'atelier. Au moment où elle passait devant les appartements de madame Clémence, celle-ci étonnée de ces allées et venues, ouvrit la porte, et demanda sévèrement :

— Qu'y a-t-il donc ?

Puis, reconnaissant sa meilleure ouvrière, elle répéta, d'un tout autre accent :

— Quest-ce qu'il y a, mademoiselle Henriette ?

Madame Clémence avait une finesse naturelle qui lui tenait lieu d'éducation. Elle était toute grise, bien qu'elle eût à peine quarante ans, fraîche encore, et toujours vêtue sévèrement d'une robe de soie noire, avec un gilet mauve ou brun, suivant les saisons. Cette simplicité plaisait aux clientes autant que la richesse des salons, car tout était fait pour elles. Sa coiffure en éventail, bouffante et poudrée, qui lui donnait un air de marquise des gravures de modes, ne leur déplaisait pas non plus. Elle parlait peu, d'une voix juste. Mais la vraie cause de la fortune de madame Clémence c'était l'intelligence qu'on lisait dans son regard, la sûreté un peu dédaigneuse dans ses arrêts. Quand elle avait dit : " Voici exactement le chapeau qui vous convient madame la baronne, celui-ci, pas un autre, " on sentait faiblir sa propre volonté et capituler ses préférences. Elle avait l'air d'un juge d'art, prononçant sur le mérite d'un portrait. Et elle

était artiste en effet, d'un genre secondaire, avec une science consommée de la flatterie autoritaire. La femme avait de la bonté, sans assez se souvenir de sa condition première, car elle était simplement garnisseuse quand elle avait épousé son mari, voyageur de commerce assez riche, qu'on ne voyait jamais. Elle se montrait volontiers maternelle en paroles pour ses employées, et savait les nuances qui ont tant d'importance pour la direction de ces jeunes filles à moitié dames elles-mêmes, et pauvres, et nerveuses, dont l'impressionnabilité est extrême, et chez qui le caprice est un don précieux. Elle eut donc un sourire pour Henriette, qui répondit, de son air réservé qu'elle avait tout de suite repris :

— C'était une demande de travail.

— Vous avez dit non ?

— J'ai dit que la saison était bien avancée, qu'il y avait peu de chances. . .

— Mais aucune, mademoiselle Henriette !

— Elle a de si beaux cheveux, madame ! Elle ferait une essayeuse plus que présentable. . .

— Je n'ai pas voulu remplacer mademoiselle Dorothee, vous le savez bien, quand elle m'a quittée, après le concours hippique.

— Tous les chapeaux iraient sur cette tête-là. Madame Clémence se mit à rire :

— Le malheur est qu'il n'y a plus de chapeaux à essayer. Encore, dans quatre ou cinq mois à la rigueur. . .

— D'ici-là elle sera morte, dit Henriette gravement, en regardant le bout de ses bottines.

— Oh ! morte !

— Oui, madame. Elle n'a pas de pain. c'est sûr, puisqu'elle n'est pas chaussée. Je ne la connais pas. Je l'ai vue une minute, mais elle est fièle à se tuer de chagrin, celle-là, j'en réponds.

— Vraiment, vous croyez ? Elle est donc très intéressante, cette jeune fille ?

— Oui, madame, très intéressante : cela me ferait grand plaisir si vous vouliez. . .

— Quoi ? . . .

— Simplement la prendre à l'essai, pour deux ou trois semaines.

La patronne réfléchit un moment. Elle était décidément de belle humeur, car elle répondit :

— Petite artiste que vous êtes ! J'ai déjà remarqué que vous aviez vos pauvres, mademoiselle Henriette ! Comment s'appelle votre protégée ?

— Marie Schwarz.

— Eh bien ! va pour mademoiselle Marie ! Je

n'ai pas besoin d'elle, mais je la prendrai pour vous faire plaisir. Amenez-la-moi lundi.

Dans son esprit, il y avait cette fin de phrase, qu'elle ne pronouça pas : " Je tiens à m'attacher une ouvrière telle que vous, qui êtes ma première de demain. "

Henriette leva vers madame Clémence ses yeux qui devenaient presque bleus quand elle souriait.

— Oh ! merci, dit-elle avec émotion. Je suis contente ! Je la débrouillerai. Je la mettrai à côté de moi, au travail, et vous verrez que je la formerai !

Elle esquissa une révérence et rentra à l'atelier. Ses camarades, presque toutes debout, prenaient leur mantelet, cherchaient la cravate ou l'ombrelle au fond du grand placard, tandis que deux ou trois, en hâte, les pommettes rouges, achevaient de coudre quelque chose.

Peu après, elles défilèrent, en troupe pressée, devant le bureau désert de la caissière. La flamme baissée des becs de gaz ne permettait pas de voir combien ces pauvres visages de dix-huit ou vingt ans étaient creusés par la fatigue. D'ailleurs, les yeux luisaient déjà de plaisir. Un courant d'air frais soufflait par l'escalier. Sur plusieurs d'entre elles, la transition, trop brusque, produisit même une sensation d'étouffement. Mademoiselle Augustine dut s'appuyer un instant à la rampe, et s'arrêter. L'apprentie sautait les marches. Elle seule ne relevait pas sa jupe. Les premières parties étaient déjà dans la rue. Elles attendirent les autres, pour leur dire bonsoir. Oh ! un simple mot, qui n'impliquait ni affection profonde, ni éducation raffinée, mais qui était dans leur habitude, et marquait bien la fraternité ouvrière. " Bonsoir mademoiselle Augustine ; — Bonsoir, Irina ; — Bonsoir, Mathilde ; — Bonsoir, mademoiselle Lucie. " Elles murmuraient cela, gentiment, vite détournées. Quatre d'entre elles se dirigèrent, à gauche, vers le quartier de la place Bretagne. Les autres, qui remontaient la rue, habitaient du côté de la Ville-en-Bois, ou sur les quais, ou, comme Henriette, sur le coteau de l'Emitage qu'on nomme aussi le coteau du Miséri. Et, au croisement des rues, le groupe diminuait, le petit groupe des modistes qui marchaient vite, dans la brume fine de la Loire. Un adieu rapide, sans arrêt, puis un autre. Elles furent bientôt dispersées dans les rues de la ville. La préoccupation du métier s'était envolée. La fatigue leur faisait désirer la maison, le lit, l'ombre où l'on dort ; et elles se hâtaient. Henriette Madiot, descendue sur les quais du port, se mit à suivre le trottoir, près de la lign

du chemin de fer, de peur des hommes qui sortent des petits cafés de la marine, de l'autre côté.

Les mâtures de navires se dressaient à gauche, brunes dans les étoiles, et bercées de l'une à l'autre d'un mouvement régulier, dernier rythme de la mer qui venait mourir là. Elles voyageaient encore, les belles belles mâtures des goélettes et des bricks. Henriette, en les revoyant, se sentait chez elle. Sa rue, la très ancienne rue de l'Ermitage, commençait peu après la gare maritime, et montait en pente raide, n'ayant de maisons que d'un côté jusqu'en haut de la butte. Elle était déserte à cette heure, et les gamins ne se pendaient plus aux rampes de fer qui servent de garde-fou. Vers le milieu, à l'endroit où elle se coude un peu, les maisons qui formaient le russelement luisaient sous la lune, et surtout l'étroit logis, si bien serré entre ses voisins qu'il semblait avoir poussé en hauteur, et qui marquait justement l'extrême point de la courbe. Qu'il était blanc ce soir ! On eût dit la maison d'un capitaine de port, ou un ancien phare, du temps qu'on les faisait rectangulaires, ou une tour d'église peinte à la chaux et servant d'amers pour les navires. Cela lui donnait une importance et une beauté, presque une jeunesse, d'autant mieux que, juste au pied, s'allongeait l'ombre des acacias, plantés dans le roc, sur l'autre bord de la voie, pour les petites gens du faubourg. Henriette sourit en l'apercevant. Elle l'aimait, depuis si longtemps qu'elle y vivait. Avec son goût d'artiste, elle souriait aux choses qu'aux personnes. Elle regarda. Il n'y avait pas de lumière à la fenêtre de sa chambre. Mais le laurier-rose faisait comme un buisson argenté sur le balcon, près du toit.

Elle s'arrêta sur la chaussée, avant d'entrer. L'air extrêmement doux, poussé par un vent d'ouest, emplissait de brume et de parfum toute la vallée de Loire. L'arôme des fleurs du foin s'y mêlaient. "Quelle belle journée demain !" Il n'y avait pas de nuage. Un feu rouge, à la pointe d'une gabare, avançait lentement, venant de l'autre rive. Henriette se détourna, s'approcha de la porte, et entra.

#### IV

Oui, elle s'était attachée à ce quartier, à cette rue, à cette maison. Ses meilleurs souvenirs ne l'en écartaient guère. Sa petite enfance, les toutes premières années, elle les avait passées à Chantenay, la commune qui touche le plateau de Miséri. Elle se rappelait un chemin noir de

charbon, où les souliers s'enfonçaient jusqu'à la cheville dans la poussière ou dans la boue ; un logis bas, sans étage ; une femme, sa mère, très douce de visage, très blonde, qui parlait peu, et cousait, du matin au soir, dans l'embrasure de la même fenêtre, des chemises de grosse toile pour les marins. Figure de souffrance et de résignation, dont elle ressaisissait à grand-peine les traits lointains, embrunés, presque effacés. Henriette ne se souvenait d'aucune promenade dans les prés ou les bois, d'aucune fête où l'on va, la main dans la main, parents et enfants, les dimanches ; non, rien que du trajet de la maison péternelle à l'école des sœurs, et du retour, avec le petit panier presque vide où il n'y avait plus ni pomme, ni pain, mais seulement la pelote de laine du travail manuel toute légère, qui roulait. Cela l'étonnait encore, bien souvent, quand elle pensait à autrefois. Très jeune, elle avait perdu sa mère. Elle se disait : "Je dois avoir ses cheveux, son teint, un peu de son humeur recueillie. Je me replie volontiers sur mes peines, et je ne découvre pas mon âme à ceux même que j'aime. Ma mère était jolie à vingt ans : on me l'a répété. Moi, je l'ai connue bien lasse déjà. Ce qui m'est resté de présent, c'est le sourire, qui semblait me dire adieu à chaque fois."

Rarement elle pensait à son père, mort quelques mois plus tard, et elle se le reprochait comme une ingratitude. Mais elle l'avait moins connu encore. Prosper Madiot appartenait à l'innombrable catégorie des hommes incapables de tout ouvrage d'art. Il était terrassier, se louant à la journée ou au mois, simple manœuvre dont la voix était rude, l'esprit vague, comme endormi, secoué de réveils violents. Cela faisait un médiocre ménage avec la femme délicate et songeuse, qui obéissait toujours avec une espèce d'humilité douloureuse et si profonde que les enfants, devenus grands, souffraient eux-mêmes au souvenir de tant de soumission. Lui, chaque soir, arrivait, demandait la soupe, la mangeait, partait pour la "Société" où il buvait peu, où il regardait surtout jouer les autres, et les écoutait en fumant. Le matin, il quittait la chambre avant que la petite Henriette fût debout.

#### *A suivre*

#### EN AVANT

Un rhume, un mal de gorge négligé peut entraîner à des résultats fâcheux ; sitôt qu'on se sent attaqué on doit avoir recours au BAUME RHUMAL.



# LE SUN

Compagnie d'Assurance  
sur la Vie  
du Canada

Siege Social, Montrea.

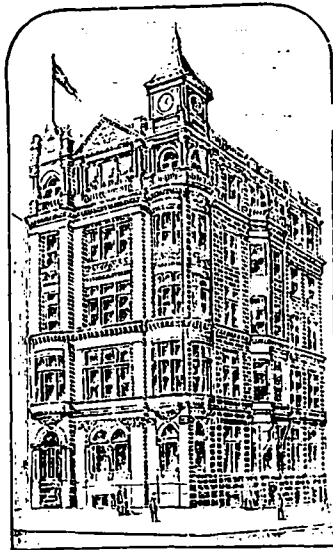
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

### — UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une de

principales attractions de ses polices. Cette compagnie a depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,106,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

## TÊTE GRISONNANTE ET MENACÉE DE CALVITIE

On évite ce danger par l'usage de  
**La Vigueur des Cheveux  
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacé de calvitie imminente. Ayant essayé de parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."  
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

**La Vigueur des Cheveux d'Ayer**

PRÉPARÉE PAR LE  
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U.S.A.

50 YEARS'  
EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$5 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.  
**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.